

Camille Thoreau La Salle
2de Sagan
28/04/2021

Commentaire composé *Phèdre*, Racine (acte 1 scène 3)

Observations

Dans l'Antiquité grecque on n'échappe pas à son destin. Souvenons-nous d'Œdipe qui, malgré toutes les précautions qu'il a prises, a quand même tué son père et épousé sa mère. En effet, la fatalité infligée par les dieux grecs est connue pour être cruelle et injuste. Racine, un dramaturge du 17^{ème} siècle, a écrit plusieurs tragédies grecques. Nous nous intéressons ici à *Phèdre*. L'amour impossible de Phèdre pour son beau fils Hippolyte est l'élément fatal que raconte cette pièce. Cet amour maudit est l'œuvre de Vénus. Nous étudions la scène 3 de l'acte I. Nous sommes alors au début de la pièce. Cette scène est un dialogue entre Phèdre et Oenone sa suivante. L'héroïne y avoue le sort fatal qui l'accable. Dans ce commentaire, nous verrons comment Racine rend la fatalité de Phèdre tragique et accablante. Dans une première partie, nous étudierons comment la scène progresse de façon dramatique vers l'aveu. Puis, dans une seconde partie, nous analyserons comment l'amour est présenté comme un mal incurable et fatal.

I. La scène progresse de façon dramatique vers l'aveu

La scène 3 du premier acte est consacrée à l'aveu terrible du personnage principale, Phèdre. Avant que l'aveu ne soit prononcé, Racine fait monter le suspens et amplifie l'énormité de l'aveu. Pour cela, il utilise plusieurs procédés aussi bien rythmique que lexical. Premièrement, la succession de questions d'Oenone met la pression à Phèdre, la presse, et excite la curiosité du spectateur. Deuxièmement, l'emploi récurant des pronoms interrogatifs « quel » ou « que » insiste sur le mystère à dévoiler : « Et quel affreux projet avez-vous enfanté(...) » (v. 6), « ciel! que lui vais-je dire?(...) » (v. 30), « Quel fruit espères-tu de tant de violence ? » (v. 20). Une fois l'aveu prononcé cette récurrence s'arrête. Troisièmement, la façon dont est construit le dialogue participe aussi à la montée du suspens. Au début du texte, chaque personnage formule ses répliques en alexandrin mais quand on se rapproche de l'aveu, les personnages vont s'échanger des répliques courtes et partager leurs alexandrins. Ces répliques courtes rendent le suspens encore plus fort car elles s'enchaînent, ce qui accélère le rythme du texte: « Aimez-vous ?/ De l'amour j'ai toutes les fureurs./ Pour qui ? » (v. 42, 43).

Enfin, les expressions angoissantes utilisées par Phèdre: « Tu frémisses d'horreur si je romps le silence »(v. 21), « Je meurs, pour ne point faire un aveu si funeste. » (v. 9) rendent le mystère encore plus grave et attisent ainsi l'envie de le percer.

Intéressons-nous à présent à la nature des arguments des deux personnages dans la progression vers l'aveu. Œnone, pour persuader sa maîtresse, utilise différents moyens pour arriver à ses fins. Elle use du chantage affectif : « Mon pays, mes enfants, pour vous j'ai tout quitté. » (v. 18) et va jusqu'à menacer de mourir : « mon âme chez les morts descendra la première » (v. 13). Phèdre, pour se défendre menace aussi de mourir : « je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable. » (v. 25). Pour affirmer leur position respective, les personnages emploient le futur. Œnone l'utilise comme argument de pression et Phèdre, au contraire, comme une intimidation. Les deux personnages n'emploient pas le conditionnel mais le futur pour donner une impression de certitude sur l'avenir.

A partir du vers 29, Phèdre se décide à avouer mais n'y parvient pas tout de suite : « Ciel que lui vais-je dire ? Et par où commencer ? » (v. 30). Elle commence par se dédouaner de sa responsabilité en rappelant la fatalité que Vénus fait peser sur sa famille : « O haine de Venus ! O fatale colère ! » (v. 32). Puis, à court d'arguments, elle avoue son amour mais ne parvient pas à prononcer le prénom de la personne aimée. Elle n'arrive qu'à formuler une périphrase : « ce fils de l'Amazone » (v. 46). C'est Œnone qui avoue à sa place « Hippolyte ! Grands Dieux » (V. 48). L'aveu arrive à plus de la moitié du dialogue.

On peut décomposer le dialogue en trois parties. Dans la première partie, du vers 1 au vers 29, Phèdre ne parle pas beaucoup et c'est Œnone qui prend la place pour la pousser à avouer. Effectivement alors que les propos de Phèdre ne font que deux vers ceux d'Œnone peuvent aller jusqu'à dix vers « mourez donc (...)ma fidélité ». La seconde partie se déroule du vers 29 au vers 48. Elle commence quand Phèdre demande à Œnone de se lever. C'est comme un point de bascule qui enfonce Phèdre au sol. On remarque que la parole s'équilibre et que le rythme s'accélère : Phèdre, après un échange de répliques courtes avec Œnone, s'appête à avouer . Et enfin la troisième partie, du vers 48 à la fin, commence quand le nom D'Hippolyte est prononcé par Œnone. C'est quand Œnone comprend que Phèdre est amoureuse de son beau fils que l'héroïne prend presque tout le temps de parole en se lançant dans une longue tirade à la manière d'un monologue pour s'expliquer et pour enfin se libérer de son grand secret.

Dans cette scène, on a donc une progression vers l'aveu avec une montée du suspens dans un dialogue vif et argumenté entre les personnages. La scène est découpée en trois parties, construites autour de l'aveu. Le spectateur s'attend à un aveu terrible comme un meurtre. Le crime, finalement avoué, arraché par Œnone, est l'amour interdit. L'amour y est donc représenté comme une fatalité, un mal incurable, un crime grave.

II. L'amour est présenté comme un mal incurable et fatal

Dans cette scène, l'amour est pour Phèdre une maladie. Elle le dit elle-même, elle ne parle pas d'amour mais de « mal ». L'emploi d'oxymore souligne le caractère négatif de l'amour : « flamme si noire » (v. 94). Cette maladie a sur elle plusieurs effets. Elle atteint son sens de la vue. Alors que ses « yeux ne voient plus » (v.59), elle voit pourtant Hippolyte partout : quand elle prie Vénus « Quand ma bouche implorait le nom de la Déesse, J'adorais Hippolyte(...) » (v.69-70) ou même face à son mari « Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père. » (v.74). En plus de perturber ses sens, l'amour produit des symptômes physiques comme une maladie. On reconnaît la fièvre : « J'aime... A ce nom fatal, je tremble, je frissonne. » (v. 45). Son corps passe par des états opposés comme de violentes secousses : « Je sentis tout mon corps et transir et brûler » (v. 60) et sa maladie se trahit sur son visage : « Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue » (v. 57). Cette maladie semble conduire Phèdre à l'agonie et lui donne envie de mourir. La récurrence des verbe et mot « mourir » et « mort » en témoigne. Elle les prononce presque à chaque fois qu'elle a la parole.

Phèdre ne reste pas passive face à cette maladie. Elle va se battre contre son « superbe ennemi ». Racine utilise la métaphore de la guerre pour illustrer la passion de Phèdre. On retrouve alors le champ lexical de la guerre : « Ennemi », « Victimes », « persécuter », « blessure ». Elle va combattre Vénus, la déesse de l'amour, et Hippolyte, l'objet de sa flamme, grâce à trois stratégies différentes : honorer les dieux, attaquer l'ennemi, s'en protéger. Elle va bâtir un temple en l'honneur de Vénus et l'orner avec soin : « Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner. » (v. 64) pour implorer la déesse de retirer son maléfice. Pour frapper son ennemi, Phèdre traite Hippolyte avec méchanceté : « J'excitai mon courage à le persécuter » (v. 76). Et enfin, en feignant d'être maltraitée par Hippolyte, elle parvient à éloigner l'ennemi : « je pressai son exil » (v. 79). C'est sans doute avec cette troisième stratégie qu'elle parvient presque à se débarrasser de son ennemi : « Je respirais, Cœnone ; et depuis son absence, / Mes jours moins agités coulaient dans l'innocence. » (v. 82, 83). Racine nous montre à quel point Phèdre est tenace et est une bonne guerrière, ce qui rend la fatalité qui s'abat sur elle encore plus injuste. En effet, Phèdre a perdu d'avance, sa lutte est inutile. Alors qu'elle pensait approcher de la paix Vénus l'achève quand Hippolyte revient à Trézène : « Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée : / C'est Vénus tout entière à sa proie attachée. » (v. 89, 90).

Racine met en évidence dans cette scène que l'on ne peut pas échapper à son destin. Il utilise d'ailleurs à plusieurs reprises le champ lexical de la fatalité : « Fatal », « cruelle destinée », « Tourments inévitables », « le sort qui m'accable ». Rappelons-nous également de l'emploi du futur par les deux personnages au lieu du conditionnel. Ce temps souligne le caractère inévitable du destin de Phèdre. Phèdre est une tragédie de Racine, les dieux y ont un rôle capital. Ici, c'est la déesse de l'amour Vénus et « ses feux redoutables » qui a les cartes en mains. Sa puissance implacable est mise en évidence par la rimes riches des deux adjectifs : « Redoutable », « inévitable ». Phèdre en disant « puisque Vénus le veut » est pleinement consciente de l'emprise de la

déesse. Elle rappelle à Cénone la malédiction qui pèse sur sa famille : « Dans quels égarements l'amour jeta ma mère », « Ariane ma sœur ! De quel amour blessée, / Vous mourûtes ». Dans ce dialogue, Racine ne laisse entrevoir aucune issue positive. Nous ne sommes qu'au premier acte de la pièce, le spectateur se prépare à assister à la perte de Phèdre.